

UNE GRANDE FAMILLE DE MARINS ET D'EXPLORATEURS FRANÇAIS : LES PETIT-THOUARS

par **Philippe CACHAU**
Chercheur associé EA 538

La famille Aubert du Petit-Thouars est bien connue à Saumur en tant que lieutenant du roi au gouvernement de Saumur, Saumurois et Haut-Anjou au XVIII^e siècle ¹. Elle fut sans doute la famille d'origine terrienne qui donna le plus de marins à la France, et non des moindres. Sur les neuf personnalités évoquées ici, elle ne compte pas moins de trois amiraux.

Il étonnant, en effet, de voir cette famille originaire du Poitou, puis établie en Touraine, donner tant de valeureux marins et ce dès la fin du XVII^e siècle. Tradition qui perdura jusqu'au milieu du XX^e siècle.

La réputation de la famille du Petit-Thouars en matière de marine ne se limita pas à ses grands marins mais elle s'étendit aussi aux navires et sous-marins. Rarement famille donna son nom à autant de bâtiments. Cinq navires et un sous-marin de la marine française portèrent en effet ce nom. Tous ces bâtiments entendaient rendre hommage au capitaine de vaisseau Abel Aubert du Petit-Thouars, celui de l'expédition de recherche de La Pérouse, héros de la bataille d'Aboukir en 1798, ainsi qu'aux autres valeureux officiers de marine évoqués ici. On annonce vers 2023 un sous-marin de nouvelle génération portant ce nom.

1 - Georges III Aubert du Petit-Thouars, le premier marin de la famille (1691-1694)

Né au Petit-Thouars en 1677 et mort à Saumur en 1762, Georges III Aubert du Petit-Thouars apparaît comme le premier marin de la famille : il servit en effet de 1691 à 1693 en tant que volontaire dans l'escadre de Pierre Guérousseau du Magnou, soit en pleine guerre de la Ligue d'Augsbourg (1688-1697) ².

Georges III s'était embarqué auprès de cet officier originaire du Poitou comme lui. Durant cette période, les deux hommes embarquèrent sur *L'Aimable*, vaisseau de 70 canons placé sous les ordres du vice-amiral Anne-Hilarion de Costentin, comte de Tourville, puis montèrent sur le *Soleil Royal*, vaisseau de 104 canons.

¹ Nous exprimons toute notre gratitude à Sébastien Aubert du Petit-Thouars de nous avoir permis d'accéder aux archives et documentation familiales dans le cadre de nos recherches à son intention en 2020-2021. Ces recherches ont permis, notamment, d'identifier l'une de leur demeure à Saumur, à l'angle du quai Mayaud et de la rue du Relay, juste au-dessous du château qui servait de résidence de fonction (cf. Philippe Cachau, *Petit-Thouars. Une grande famille, un château et un vignoble en Touraine*, 2021).

² Cf. La Chesnaye-Desbois, *Dictionnaire de la noblesse*, t. I, 1863, p. 927. Signalé faussement sous le nom de Du Magnan. Le nom de l'officier fut aussi écrit Du Magnon au XVIII^e siècle. Il mourut à Rochefort, le 10 mai 1706.

Le 29 mai 1692, Georges III assista à la bataille désastreuse de La Hougue contre la marine anglo-hollandaise, bataille qui vit disparaître une grande partie de la flotte française. Georges III naviguait à bord du *Conquérant*, vaisseau de 84 canons dont Guérousseau du Magnou était le commandant. Le marquis de Villette-Mursay évoque l'officier dans ses *Mémoires*¹. Pierre Guérousseau du Magnou fut promu chef d'escadre des armées navales du roi en Poitou et Saintonge en janvier 1693, année au cours de laquelle il combattit à nouveau la flotte anglo-hollandaise à Lagos au Portugal.

Devant la violence des combats et les risques de périr en mer, Georges III quitta la marine en 1694 pour revenir plus commodément sur terre en qualité de cadet du régiment de Navarre.

2 - Louis-Marie-Aubert Aubert du Petit-Thouars de Boumois (1758-1831)

Né au château de Boumois (Maine-et-Loire), près de Saumur, le 5 novembre 1758, Louis-Marie-Aubert relève de la branche angevine de la famille en tant que troisième fils de Gilles-Louis-Antoine Aubert du Petit-Thouars de Boumois (1727-1770) et de Marie Gohin de Boumois (1729-1768).

Il tint sans doute de son grand-père, Georges III, l'intérêt pour la marine. Intérêt qui ne pouvait que se développer en ce siècle des Lumières si épris du sujet pour la découverte de nouveaux mondes.

Devenu orphelin de père en 1770, Louis-Marie-Aubert fut envoyé par son oncle Louis-Henri-Georges, frère aîné de son père et son tuteur, faire ses études en tant que cadet du collège royal militaire de La Flèche (Sarthe) avec son frère Aristide². Les deux enfants seront liés par la même vivacité d'esprit et l'imagination due à la lecture de *Robinson Crusoé*.

Louis-Marie-Aubert marqua très vite son souci d'indépendance, privilégiant, comme il l'écrira, les connaissances qui s'offraient à lui plutôt que celles qu'on lui imposait³ et porta son intérêt sur les sciences. S'appliquant avec succès aux mathématiques, il se tourna finalement vers l'étude de la nature, la vue des jardins de La Flèche et le climat rousseauiste du temps y ayant sans doute contribué.

En 1774, âgé de 16 ans, il incorpora le régiment de la Couronne⁴ où il demeura jusqu'à la Révolution. Durant ses périodes de congés, il se livra à l'herboristerie durant ses promenades, activité qui finit par devenir une passion au point que, tandis qu'il était en garnison à Lille, il se fit recevoir à la société d'histoire naturelle. Malgré l'obtention du grade de capitaine, sa passion pour la botanique ne faiblit pas⁵.

¹ Cf. Philippe Le Valois, marquis de Villette-Mursay, *Mémoires du marquis de Villette*, Paris, 1844. Il le cite sous le nom de Du Magnon (sic).

² Voir plus bas.

³ Cf. Flourens Marie-Jean-Pierre, *Éloge historique d'Aubert Aubert Du-Petit-Thouars*, Académie des Sciences, Paris, 1845, p. 3.

⁴ Régiment d'infanterie créé en 1642 par Richelieu pour assurer le service des navires et des ports.

⁵ Cf. note 6.

Porté par l'esprit des Lumières, il intégra parallèlement dans les années 1770 le *Collège des Philalèthes*¹, club maçonnique créé en 1775 par le marquis Charles-Pierre-Paul Savalette de Lange, en quête de vérité. Pour son admission, Louis-Marie-Aubert produisit un mémoire sur l'enchaînement des êtres dans la Nature, soit le lien entre les règnes minéral, végétal et animal. Le botaniste prit peu à peu le pas sur le militaire.

Revenu à Boumois, il s'associa à son frère Aristide dans le projet de recherche de l'expédition de La Pérouse au Pacifique, envoyée par Louis XVI et qui était perdue depuis 1788. Aristide demanda audience au roi en vue de le satisfaire. Celui-ci lui donna son agrément en échange de quoi il sollicitait de son frère l'envoi d'un herbier, lequel sera intégré dans les collections du Muséum d'Histoire Naturelle².

Les deux frères vendirent tout ce qu'ils possédaient pour financer leur expédition et l'armement de leur navire, le *Diligent*, un chasse-marée à deux mâts qui assurait le service des côtes. Parti de Paris avec Aristide en septembre 1792, quand sévissaient d'affreux massacres, Louis-Nicolas-Aubert manqua malheureusement le départ depuis Brest, ayant quitté la malle poste pour herboriser en chemin. Arrivé à Concarneau, il fut arrêté par une patrouille de la Garde nationale qui trouva suspecte sa boîte en fer emplies d'herbes. Il fut conduit au tribunal criminel de Quimper pour vérifier ses dires et fut finalement acquitté. Il perdit ainsi six semaines par son attitude inappropriée dans cette affaire³.

Louis-Nicolas-Aubert se rendit aussitôt à l'île Maurice, dénommée alors l'Ile-de-France, croyant pouvoir rejoindre son cadet qui lui avait donné rendez-vous là-bas. Il y parvint après six mois de traversée et une halte imprévue sur l'île déserte de Tristan da Cunha dans l'Atlantique sud, dénommée « Inaccessible » par Cook, dérivé par les vents, puis au Cap de Bonne-Espérance, lieux où il se livra à de nouveaux relevés botaniques. Il les poursuivra amplement à son arrivée en 1793 à Port-Louis, la capitale, lieu de résidence du gouverneur général des Établissements français, situé à l'est du Cap de Bonne-Espérance.

Manquant là la levée du navire sur lequel il avait embarqué et sans ressources, Louis-Nicolas-Aubert trouva secours chez des colons auxquels il livra ses travaux. Leur soutien lui permit de demeurer sur l'île de *Paul et Virginie*⁴ une dizaine d'années, période durant laquelle il explora ses immenses richesses naturelles.

Il prolongea ses connaissances par celles des îles voisines de Madagascar, Mascareignes et Bourbon⁵, ce qui lui permit d'augmenter considérablement sa collection. Atteint de fortes fièvres et la nouvelle des déboires de son frère lors du périple vers l'Amérique le convainquit de demeurer sur l'île Bourbon (Réunion) durant quelques temps, île où il fut envoyé pour se soigner.

Louis-Marie-Aubert ne revint en France qu'en septembre 1802, riche d'un herbier de quelques 2 000 plantes⁶. Il le présenta en 1804 dans son *Histoire des végétaux recueillis dans les îles de France, de Bourbon et de Madagascar*. Herbier qui fut intégré par Antoine-

¹ Amis de la Liberté.

² Sur cet herbier, voir plus bas. Le goût de Louis XVI pour les sciences et la marine sont bien connus.

³ Il s'était insurgé et avait proféré des propos inconsidérés en cette période trouble.

⁴ Célèbre roman de Jacques-Henri Bernardin de Saint-Pierre, paru en 1788, dont l'action se passe à la Réunion et qui contribua beaucoup au goût de l'exotisme au tournant du XVIII^e siècle.

⁵ Ile Maurice aujourd'hui.

⁶ Il débarqua à Rochefort en septembre 1802 (cf. Flourens, note 6, p. 11).

Laurent de Jussieu (1748-1836), directeur du Museum d'Histoire naturelle, dans les collections de l'institution. Depuis 1794, les deux hommes n'avaient cessé de correspondre. Jussieu confia à Louis-Marie-Aubert l'article *Botanique* de son *Dictionnaire des sciences naturelles*, publié de 1816 à 1819.

Ses éminents travaux et son érudition permirent aussi à Louis-Marie-Aubert d'intégrer l'Institut de France, la Société centrale d'Agriculture et diverses sociétés d'histoire naturelle et d'horticulture.

En 1807, Louis-Marie-Aubert fut nommé directeur de la Pépinière impériale (ex-royale) du Roule à Paris, située entre les actuelles rues du Faubourg Saint-Honoré, du Colisée, de Berri et l'avenue des Champs-Élysées. Il avait obtenu la promesse de cette nomination du ministre de l'Intérieur, Jean-Baptiste Nompère de Champagny, ancien officier de marine et camarade de son frère cadet, à son arrivée à Rochefort en 1802. Le voici donc maître d'une institution de 5 hectares plantés, fondée sous Louis XIII, qui fournira en orangers et plantations les jardins des résidences royales. Il la dirigera durant vingt ans.



Louis-Marie-Aubert Aubert du Petit-Thouars de Boumois
(Cliché Wikipédia)

En mai 1814, pour ouvrir son cours de philologie¹, il prononça un *Discours sur l'enseignement de la botanique* qu'il publia ensuite et fut fait parallèlement chevalier de la Légion d'honneur².

¹ Étude d'une langue et de sa littérature à partir de documents écrits par la combinaison de critique littéraire, historique et linguistique visant à rétablir le contenu original de textes connus par plusieurs sources.

² Archives Petit-Thouars, boîte « De Vasserot de Vincy - 1635 à 1840 ».

En avril 1820, Louis-Marie-Aubert fut admis à l'Académie des Sciences où il soutint une théorie sur la formation des couches du bois qui fut vivement débattue¹. Il fut en lien avec les plus grands botanistes de son temps, français ou européens. Il participa également à la diffusion du goût de la botanique à travers ses cours. Le soir venu, il poursuivit la rédaction du compte-rendu de ses voyages, illustré de ses dessins. Il était alors au comble de la renommée.

En 1825, il publia une *Notice historique sur la Pépinière du Roi au Roule* qui faisait suite à son discours sur l'enseignement de la botanique prononcé là en mai 1824.

L'année 1827 vit la fin de tant d'efforts accomplis : la suppression de la pépinière du Roule fut ordonnée par Charles X qui s'était vu octroyé là, quelques années auparavant, une parcelle de terrain par son frère aîné Louis XVIII pour établir ses écuries et son futur palais. Mais à son arrivée sur le trône en 1824, Charles X dut satisfaire la demande des Parisiens d'un marché à cet endroit.

La suppression de la pépinière fut un véritable séisme pour Louis-Marie-Aubert. Durant six mois, il combattit la décision royale de toutes ses forces, décision prise sous l'effet de la pression démographique et urbaine de la capitale. En vain. L'ensemble des plantations et outils furent mis aux enchères en avril 1828². L'événement causa au grand botaniste un chagrin immense qui altéra ses forces et finit par l'emporter, le 12 mai 1831, au domicile de sa sœur près de Saint-Sulpice.

Demeuré sans postérité, Louis-Marie-Aubert Aubert du Petit-Thouars laissa pour seuls enfants ses ouvrages et publications tels : *Histoire des végétaux recueillis dans les îles australes d'Afrique* (1806), *Essais sur la végétation des bourgeons* (1806, réédition 1809), *Mélanges de botaniques et de voyages* (1811), *Cours de phytologie ou de botanique générale* (1820), ou ses travaux sur les orchidées et les arbres fruitiers.

Son éloge fut prononcé à l'Académie des Sciences par le biologiste Pierre Flourens, le 10 mars 1845.

Une allée du jardin botanique de Pamplemousses à l'île Maurice lui est dédiée.

3 - Aristide Aubert du Petit-Thouars (1760-1798)

Né le 31 août 1760 au château de Boumois, frère cadet du précédent, Aristide était le quatrième fils de Gilles-Louis-Antoine Aubert du Petit-Thouars de Boumois et de Marie Gohin de Boumois.

Comme son aîné, il fut destiné à la carrière des armes, envoyé comme lui au Prytanée royal de La Flèche. Il rencontra là Louis-François-Bertrand du Pont d'Aubevoye de Lauberdrière, futur aide de camp du général de Rochambeau, qui sera son ami.

La lecture de *Robinson Crusoe* enflamma l'imagination du jeune homme au point de bouleverser sa destinée. Il composa en effet un roman dont il était le héros et s'évada ainsi du collège pour embarquer comme mousse à Nantes avec un camarade. Les deux enfants furent repris et condamnés d'une peine sévère dont François de Gratet de Dolomieu (1720-1778), capitaine au régiment du colonel des dragons, chevalier de Saint-Louis, en garnison à La Flèche, obtint la levée, séduit par la fougue du jeune homme.

¹ Cf. Flourens, note 6, p. 17-18.

² Vente aux enchères du 14 avril 1828.

À quatorze ans, Aristide fit la connaissance de l'officier de marine et navigateur, Yves-Joseph de Kerguelen de Trémarec ¹, que son oncle avait gardé enfermé au château de Saumur, suite à sa disgrâce pour avoir fait croire que les îles désolées qu'il avait visitées étaient des paradis. Ces récits éveillèrent un peu plus l'imagination du jeune garçon.

Aristide alla parfaire sa formation à l'École militaire de Paris, créée au milieu du siècle. La réforme des collèges militaires, engagée en 1776² par Claude-Louis-Robert, comte de Saint-Germain, ministre de la Guerre depuis 1775, ne lui permit pas d'être employé tout de suite dans la marine par manque de places. Il s'enrôla donc en tant que cadet dans le régiment de Poitou, régiment d'infanterie dont il devint sous-lieutenant en 1777.

Le troisième voyage de James Cook dans le Pacifique en 1776-1778 le convainquit de l'accompagner comme volontaire mais il ne fut pas retenu. En 1778, la guerre d'Indépendance américaine lui fournit l'occasion tant espérée de s'engager dans la marine : il reçut en effet du ministre la permission de se rendre à Rochefort. Après examen, il fut reçu au rang de garde-marine. Sa destinée de marin allait enfin pouvoir commencer. « Je me crus maréchal de France », écrit-il à sa sœur.

Aristide participa ainsi à la bataille d'Ouessant (1778), à la reprise de Saint-Louis du Sénégal (1779), à la bataille navale de la Grenade aux Antilles (1779) et à d'autres conflits, telle la bataille du canal de Saintes (1782).

Il navigua sur la *Fendant* sous les ordres de Louis-Philippe de Rigaud, marquis du Vaudreuil, ou sur la *Couronne*, vaisseau de 80 canons, fleuron de la marine française, sous les ordres de Claude Mithon de Senneville de Grenouilly³.

En 1779, Aristide partit en mission au Sénégal où sévissait la traite des Noirs. La France entendait reprendre aux Anglais le comptoir de Saint-Louis afin d'y envoyer des esclaves aux Antilles pour exploiter la canne à sucre, denrée précieuse à cette époque.

En 1783, la paix venue, il prit le commandement du *Tarleton*, navire anglais capturé dans les Caraïbes en octobre 1782. Cette période fut pour Aristide l'occasion d'améliorer ses connaissances en matière de marine : il se rendit à deux reprises en Angleterre à cet effet.

Fort de ses nouvelles aptitudes de marin, il partit explorer en 1785-1787 à bord d'une goélette les côtes de Saint-Domingue où vivait une partie de sa famille⁴. Il s'ennuya ferme durant ces deux années qui lui parurent deux siècles au point de songer à gagner la terre ferme en tant que planteur comme l'un de ses oncles, vingt ans plus tôt. Mais la révolte grondait : les 500 000 esclaves présents furent les premiers en effet, au début des années 1790, à revendiquer l'abolition de l'esclavage et à vouloir mettre à bas le système colonial.

¹ Il donna son nom aux îles Kerguelen.

² Création de douze collèges militaires à travers la France suivant le modèle prussien qu'il avait connu lors de son service au Danemark.

³ Né à Saint-Domingue en 1725 et mort là en 1803, il fut chef d'escadre de la marine française lors de la guerre d'Indépendance américaine et planteur de cannes à sucre à Saint-Domingue (Haïti).

⁴ Le navire, qui mouillait à Brest, fut repris par les Anglais en 1793 et disparut lors de la bataille d'Aboukir en 1798. Sur la famille de Saint-Domingue, cf. Georges-Augustin-Madeleine-Bernard Aubert de Foix du Petit-Thouars qui suit.

En 1788, Aristide poursuivit ses pérégrinations marines par une mission en Méditerranée qui lui permit de découvrir Alexandrie. Il devait se retrouver plus tragiquement là-bas dix ans plus tard.

Les voyages lointains le fatiguèrent quelque peu. De retour en Anjou, il se lança dans l'exploration de son propre fleuve : la Loire. Avec un bateau à voile de son invention, muni de roues pour les passages terrestres, il tenta de remonter jusqu'à sa source. C'est alors qu'il apprit la disparition de l'expédition La Pérouse partie explorer le Pacifique en 1788.

La nouvelle enflamma l'imagination du jeune marin qui ne songea plus, avec son frère aîné, et comme d'autres à ce moment, à partir à sa recherche. Il songea que le navigateur se trouvait sans doute sur une île déserte à l'instar de Robinson Crusoé.

Les deux frères formèrent aussitôt le projet de retrouver le navigateur et son équipage. Ils lancèrent ainsi un prospectus afin de récolter des fonds. Leur tentative de souscription publique ayant échoué, ils se lancèrent alors dans le juteux marché des peaux de castor de la Nouvelle Angleterre et du Canada.

En juillet 1789, Aristide se trouvait à Paris avec son futur beau-frère, Nicolas Bergasse, député du Tiers Etat de Lyon, lorsque survint la prise de la Bastille. Bergasse lui suggéra de réclamer le soutien de l'Assemblée nationale, laquelle lui accorda une allocation sur la caisse de la Trésorerie nationale.

Apprenant que la Société d'Histoire naturelle se proposait également de lancer une expédition, Aristide tenta d'en faire partie et sollicita audience auprès du roi. Louis XVI, qui interrogeait régulièrement son ministre de la Marine sur le sort de son cher La Pérouse, finit par se laisser séduire par la proposition d'Aristide. Il félicita son audace et sa bravoure par l'octroi du cordon de Saint-Louis et ordonna à l'amirauté de Brest de lui fournir des agrès et tout le nécessaire pour deux années en mer.

Aristide lança une nouvelle souscription et obtint cette fois le soutien de divers actionnaires dont Lavoisier et Dupont de Nemours. Son frère aîné Laurent lui trouva un navire de type chasse-marée. Il boucla son budget par la vente de terres ou en sollicitant sa famille.

En 1791, il épousa la cause de la monarchie constitutionnelle et se proclama le « citoyen Dupetit-Thouars » sans particule, orthographe du nom qui sévira jusque dans les années 1870.

Après moult vicissitudes, son navire, le *Diligent*, daté de 1762 et qui se trouvait à Cherbourg, fut finalement armé à Rouen, prêt pour le départ. Aristide leva les voiles depuis Brest en septembre 1792 sans son frère¹. S'étant donnés rendez-vous à la Réunion, les deux hommes ne se reverront plus.

Le beau projet d'Aristide sur La Pérouse devait tourner court : après une première escale à Madère où il dut débarquer son second, il arriva à l'île de Sal, au Cap Vert, où il porta secours aux pêcheurs de tortue abandonnés depuis des semaines par leur équipage, assoiffés et condamnés à une mort lente. Son équipage fut décimé à son tour en mer par une épidémie contractée sur l'île de Santiago.

Aristide prit alors le parti de gagner la terre la plus proche, à savoir l'archipel de Fernando de Noronha au large du Brésil. Là, son bateau fut arraisonné et pillé. Après une escale à Pernambuc², il fut arrêté en effet par les autorités locales, la France et le Portugal

¹ Voir plus haut.

² Région du nord-est du Brésil, dénommée autrefois Fernambouc.

étant alors en guerre. Le marin français fut envoyé à Lisbonne et emprisonné. Il fut libéré au bout de quatre mois sur l'intervention de Talleyrand, ambassadeur de France, qui sollicita sa libération auprès de la reine Marie.

En 1793, Aristide fila vers la Nouvelle Angleterre où il escomptait se refaire une fortune et satisfaire son idéal d'égalité entre les hommes. Il arriva en septembre à Philadelphie. En Pennsylvanie, il fut accueilli dans la communauté agricole d'Asylum, celle des Français exilés de Saint-Domingue. Comme eux, il s'établit sur un terrain boisé qu'il défricha pour établir sa cabane en rondins. Mais le goût de l'aventure le gagna de nouveau et il se rendit sur les grands lacs à plusieurs reprises. Il croisa la route du duc François XII de La Rochefoucault-Liancourt, émigré philanthrope et se rendit avec lui aux chutes du Niagara en 1795 ¹.

Ayant appris la chute de Robespierre et l'installation du Directoire, Aristide se décida à regagner la France. Ses états de service lui valurent de réintégrer en 1795 la marine française avec le grade de capitaine de vaisseau.

En mars 1798, l'expédition de Bonaparte en Egypte était en préparation : il se vit confier le commandement du *Tonnant*, navire de 80 canons, armé en 1789. Le 19 mai 1798, il partit de Toulon en tant que chef de division des armées navales. Parvenu à destination en juillet, la flotte française se vit retenue, début août, au mouillage dans la rade d'Aboukir, près d'Alexandrie, par la flotte britannique commandée par l'amiral Nelson.

Les 1^{er} et 2 août, s'engagea une bataille navale mémorable au cours de laquelle Aristide Aubert du Petit-Thouars fit preuve d'un héroïsme devenu légendaire : le 1^{er} août, il lutta jusqu'à la mort sur le *Tonnant* qui était démâté et en grande partie détruit. Le jeune chef de division, qui avait perdu ses bras et une jambe, fit jurer aux marins : « Ne vous rendez jamais ! Equipage du *Tonnant* n'amène jamais le pavillon ! » et se fit attacher au mât. Déjà blessé au pied suite à l'explosion du vaisseau amiral *L'Orient* et que l'on avait dû amputer, Aristide mourut peu après, son corps livré à la mer suivant son souhait.

L'événement devait conduire plus tard sa sœur Félicité à réclamer avec le soutien du pouvoir impérial, des réparations au Portugal pour l'arrestation arbitraire dont Aristide avait fait l'objet au Brésil. Arrestation qui avait pénalisé son équipage et tous les actionnaires de l'expédition du *Diligent*. Le préjudice fut évalué à 340 000 francs, somme qu'elle obtint après douze ans de procédures avec le soutien du gouvernement français. Elle en rendit compte dans un mémoire destiné aux actionnaires et à l'équipage du navire ².

La bravoure d'Aristide lors de cette première bataille d'Aboukir donnera lieu à deux monuments commémoratifs en 1931 et 1933, ceux de Saint-Martin-de-la-Place et de Saumur. Celui de de Saint-Martin-de-la-Place, près de Saumur, est placé devant la mairie et l'église. Il se présente sous la forme d'un haut-relief en pierre agglomérée, posé sur un vaste soubassement où figurent les noms de six marins, d'un militaire et du botaniste de la famille, agrémenté d'ancres marines sur les côtés.

Composé par le sculpteur saumurois Alfred Benon (1887-1965) ³, il présente la fin du *Tonnant* avec la figure d'Aristide au centre, placée devant le mât brisé, entouré de ses

¹ Séjour qui devait inspirer Chateaubriant quelques années plus tard.

² *Mémoire adressé par la famille du Petit-Thouars aux actionnaires et à l'équipage du Diligent*, 1792.

³ Né à Saumur en 1887 et mort à Limeil-Brévannes en 1965. Sa famille était originaire de Saint-Martin-de-la-Place. On lui doit notamment les monuments aux morts de Bagneux et de Saint-Lambert-des-Levées, celui des fusillés de la route de Rouen, *le Martyr* du square du Souvenir sur

compagnons en déshérence. L'exhortation du héros d'Aboukir est consignée en lettres d'or au-dessous.

Pour son exécution, le comte Georges-Félix Aubert du Petit-Thouars de Saint-Georges avait constitué, à l'instar du monument de Saumur, un comité d'honneur et un comité d'initiative. Le premier fut placé sous le haut patronage de deux présidents de la République successifs, Gaston Doumergue et Paul Doumer, ainsi que des deux ministres de la Marine d'alors, Georges Leygues et Charles Dumont. Ce comité était également composé de députés et sénateurs du Maine-et-Loire, des préfet et sous-préfet, et bien d'autres personnalités dont le contre-amiral Aristide-Henri Bergasse du Petit-Thouars qui prononça le discours d'inauguration ¹.

Sous la présidence d'honneur du président de la République, Paul Doumer, représenté par Charles Dumont, ministre de la Marine, le monument fut inauguré le 13 septembre 1931. La cérémonie occupa toute la journée : elle donna lieu à une messe matinale à la mémoire du héros du monument et des enfants de la commune morts pour la patrie, suivie d'un banquet à midi. Les festivités reprurent à 14 h. avec un défilé historique figurant le départ d'Aristide pour l'expédition d'Egypte, suivie, à 15 h., de l'inauguration proprement dite ².

l'Ile d'Offard, Il fut vice-président du Salon de la Société nationale des Beaux-Arts à compter de 1927.

¹ Archives du Petit-Thouars, boîte « Papiers-extraits de naissance – baptistaires ... » : « M. Gaston Doumergue félicite chaleureusement un sculpteur angevin pour une œuvre angevine », article de presse de *Ouest* du 2 mai 1931. Voir plus bas sa biographie.

² Archives du Petit-Thouars, boîte « De Vasserot de Vincy, 1635-1840 » : Programme de la journée avec les deux comités du monument.



Aristide Dupetit-Thouars
Statue d'Albert Jouanneault (1933)
(Documentation du musée d'Orsay, photographie Florence Tunc)

Avant son installation à Saint-Martin-de-la-Place, l'œuvre fut exposée en mai 1931 au Salon des Beaux-Arts de Paris où elle fut, dit-on, très appréciée du président Doumergue¹.

Le monument Aristide du Petit-Thouars de Saumur (1933)

Le monument de Saumur fut inauguré, quant à lui, le 2 juillet 1933 au matin sur la place de la grande Poste en présence de nombreuses notabilités locales sous la houlette du ministre de la Marine, Georges Leygues². Offert à la ville par la famille Aubert du Petit-Thouars, il est dû au sculpteur Albert Jouanneault³, artiste saumurois également.

¹ Paul Doumer ne lui succéda qu'en juin suivant.

² Né à Villeneuve-sur-Lot, le 26 octobre 1857, ministre de la Marine depuis juin 1932, il décéda deux mois, jour pour jour, après cette inauguration, le 2 septembre 1933, à Saint-Cloud.

³ Né à Saumur en 1888 et mort en déportation à Buchenwald 1944. Auteur de nombreux monuments aux morts de la région dans les années 1920 (Le Puy Notre-Dame, Saint-Hilaire, Saint-Florent, Brézé, Fontevraud) et en France (Baron, Eauze, Saint-Pol-sur-Ternoise, Stenay), il exposa dans les plus grands salons du XX^e siècle. Le château de Saumur conserve plusieurs de ses modèles en terre cuite.

Il figure le héros d'Aboukir en pied dans une attitude de commandement. Le double piédestal porte au-devant une inscription en hommage à Aristide et, par-derrière, un heaume de chevalier avec les armoiries des différentes branches de la famille. Au-dessous, est la liste des officiers de marine Du Petit-Thouars, depuis Aristide Aubert à Aristide Bergasse. La statue devait donner son nom à la place dont le choix était arrêté depuis 1913.

La réalisation de ce monument et son inauguration sont bien documentées dans les archives de la famille¹. Le projet avait été décidé en effet avant la Première Guerre mondiale par le comte Georges-Félix Aubert du Petit-Thouars de Saint-Georges. Dès septembre 1912, il fut conduit soigneusement avec le concours de la Société des Sciences, Lettres et Arts de Saumur qui ouvrit alors une souscription, ainsi qu'avec celui du Comité des Fêtes pour recueillir les fonds.

Le comte du Petit-Thouars avait décidé la constitution d'un comité d'honneur et d'un comité actif sous la houlette du Comité des Fêtes de Saumur, avec le soutien de son ami, le comte Louis de Blois, sénateur du Maine-et-Loire, officier de marine. Les 3 et 4 juin 1914, deux soirées de gala furent données au théâtre de la ville avec, en première partie, une conférence sur la famille Du Petit-Thouars par le docteur Bontemps, suivie d'une représentation théâtrale en deux actes sur le sujet, intitulé humoristiquement, *Des P'tit's his Thouars*, dont le livret nous est conservé². Le projet fut hélas entravé durant plusieurs années suite à l'entrée en guerre de la France en août 1914. Seul le piédestal avait pu être réalisé comme le montre un cliché de 1919 sur lequel figure le cheval déposé par les élèves officiers de l'école de cavalerie. Le projet ne devait pas reprendre avant la fin des années 1920³.

D'autres manifestations suivirent durant la décennie dont une conférence sur les grands marins de la famille du Petit-Thouars avec débat et projection de films sur la marine française, dans le grand amphithéâtre de l'École de cavalerie, par le lieutenant de vaisseau Guichard, attaché au service historique des armées, sous la houlette du général Benoît-Léon de Fornel de La Laurencie, commandant de l'Académie d'Équitation⁴. En mai 1933, plus de 10 000 francs furent finalement recueillis, permettant de couvrir l'intégralité des frais (statue, fondations et soubassement du socle, inscriptions du monument)⁵.

Dès août 1932, le projet en terre de la statue était en cours d'exécution dans l'atelier parisien du sculpteur situé 38 rue Falguière (XV^e arrondissement). Achevée en juin 1933, la statue fut expédiée à Saumur, le 20 du mois, et mise en place presque aussitôt en vue de l'inauguration du 2 juillet⁶.

¹ Archives Petit-Thouars, boîte « Papiers-extraits de naissance – baptistaires ... ». On y trouvera les échanges épistolaires avec le sculpteur, clichés de la cérémonie d'inauguration, discours du ministre et de la famille, lettre de remerciement, etc.

² Archives Petit-Thouars.

³ Archives Petit-Thouars, boîte « Papiers-extraits de naissance – baptistaires ... » : Discours de remerciement du comte du Petit-Thouars au ministre du 2 juillet 1933 et article de la presse locale.

⁴ Archives Petit-Thouars, article de presse non daté.

⁵ Archives Petit-Thouars, boîte « Papiers-extraits de naissance – baptistaires ... » : lettre du président du comité des fêtes du 26 mai 1933.

⁶ Archives Petit-Thouars, boîte « Papiers-extraits de naissance – baptistaires ... » : lettre du sculpteur du 9 août 1932.

Après la cérémonie matinale avec le ministre, cette inauguration fut suivie d'un vin d'honneur à l'hôtel de ville, puis d'un déjeuner patriotique réservé aux personnalités nationales et locales.

Le comte du Petit-Thouars exprima toute sa gratitude au ministre de la Marine pour sa présence et rappela les actions valeureuses d'Aristide et, plus récemment, de celle de Jean Aubert du Petit-Thouars aux Dardanelles qui, dans le contexte de la crise de 1929 et de la montée des périls, prirent une résonance particulière. Souhaitant voir son fils cadet poursuivre bientôt la tradition familiale, le comte conclut son discours par ces mots : « Un souffle patriotique a passé sur cette foule et a réchauffé l'ardeur des paisibles habitants des rives de la douce Loire, la grande artère du cœur de la France ».

4 - Georges-Augustin-Madeleine-Bernard Aubert du Petit-Thouars de Foix (1766-1817)

Né à Haïti, dénommé alors Saint-Domingue, le 20 octobre 1766, Georges-Augustin était le fils d'Antoine-Augustin Aubert de Foix, chevalier du Petit-Thouars, ancien lieutenant au régiment de Poitou, et de Marie-Louise de Saint-Martin. Il fut baptisé le 24 décembre suivant à la paroisse de Sainte-Anne-de-Limonade au Cap Français, seconde ville de l'île¹.

Sa biographie demeura longtemps ignorée jusqu'aux travaux récents de l'historien Paul Rouger dont nous reprenons ici l'étude en partie².

Georges-Augustin passa les premières années de sa vie sur le domaine de ses parents à Saint-Domingue. Il connut peu sa mère qui, revenue en métropole, mourut à 24 ans, inhumée à Pauillac (Gironde) au début de 1773.

On le sait en France au début des années 1780 afin d'intégrer la marine royale. En mai 1782, le généalogiste Chérin lui délivra son certificat de noblesse pour satisfaire aux conditions d'aspirant-garde royal de la marine³. En juin 1783, Georges-Augustin devint garde royal de la marine mais son port d'affectation demeure inconnu. D'après le nom des bâtiments sur lesquels il navigua, il ne peut s'agir que de Rochefort : de juin 1783 à avril 1786, il servit sur le brick *Le Réfléchi*, puis passa élève de 1^{ère} classe sur le vaisseau *L'Illustre* et enfin sur la frégate *L'Iphigénie*. En février 1791, il embarqua sur l'avisos *Le Curieux* en tant que lieutenant de vaisseau.

À l'arrestation de Louis XVI à Varennes en juin 1791, Georges-Augustin quitta sans doute le corps de marine pour se retirer dans les terres familiales de Saint-Domingue. Hélas, à son arrivée, la colonie était alors en pleine insurrection. Les colons étaient à ce point menacés que son père fut massacré en 1792 lors de l'insurrection des esclaves noirs.

¹ Archives Petit-Thouars, boîte 1780-1790 : Certificat de noblesse par Chérin du 16 mai 1782. Dénommée Cap Haïtien aujourd'hui.

² Cf. Rouger Paul, « La vie mouvementée et la carrière insolite d'un marin de la Révolution et de l'Empire : Georges Du Petit-Thouars », *Communications et mémoires de l'Académie de Marine*, année académique 2014-2015, n° 2, janvier-mars 2015.

³ Ordre du marquis de Castries, ministre de la Marine, du 18 mai 1782 (Archives Petit-Thouars, boîte 1780-1790).

Ce drame amena le jeune officier de marine à réagir : plusieurs membres de sa famille, dont sa sœur Martine, quittèrent l'île pour gagner Philadelphie où se trouvait une importante colonie d'émigrés français dont leur cousin Aristide¹.

Certains colons demeurèrent cependant sur place et firent appel au soutien anglais comme le firent les royalistes de Guadeloupe ou de Martinique. Georges-Augustin se mit ainsi quelques temps au service de l'Angleterre. Il ne s'engagea pas dans un corps organisé comme le *Royal-Louis* ou le régiment Hector, un des régiments de l'armée émigrée, dite aussi « des Princes », mais en toute liberté. Durant cette période, il prit le commandement du navire britannique *Niger*, vaisseau de 24 canons dont l'équipage était en partie français.

En septembre 1798, le vaisseau fut intercepté par la puissante frégate américaine *USS Constitution* conduite par le capitaine Samuel Nicholson au large de Charleston (Caroline du Sud). Georges-Augustin assura suivre les ordres de la marine britannique de conduire le *Niger* de la Jamaïque à Philadelphie. Dubitatif, Nicholson fit interner les marins français tandis que le *Niger* fut conduit jusqu'à Norfolk en Virginie.

Après de longues et difficiles négociations, Nicholson découvrit que le bâtiment intercepté n'était pas un vaisseau pirate mais bien un navire britannique, pris aux Espagnols et armé pour la course, commandé par notre officier français qui servait depuis plusieurs années sous pavillon anglais. On notera ainsi au passage comment, sous la Révolution, Georges-Augustin prit la voie inverse de son cousin Aristide, de six ans son aîné, lequel était devenu un mois plus tôt, le 1^{er} août 1798, le héros d'Aboukir face aux Anglais². Cruelle et facétieuse destinée des hommes ! L'épisode du *Niger* demeura un événement marquant dans les tensions entre la jeune république américaine et la France du Directoire³. L'affaire connaîtra d'ailleurs une suite judiciaire.

Georges-Augustin Aubert du Petit-Thouars demeura probablement au service de la marine anglaise jusqu'à l'arrivée de Bonaparte en 1799, lequel décida de reprendre en main la situation de Saint-Domingue placée alors sous la tutelle de Toussaint Louverture. L'envoi du général Leclerc pour rétablir l'ordre dans l'île fut l'occasion pour notre marin de reprendre contact avec les autorités françaises. Il fut nommé ainsi, en mars 1803, commandant des forces navales de Saint-Domingue sur le vaisseau *Duguay-Trouin*, navire-amiral du commandant Louis-René-Madeleine de La Touche-Tréville.

Cette affectation marqua une nouvelle étape dans sa carrière, celle de l'abandon des milieux de l'émigration et de sa réintégration dans la marine française avec l'appui de l'amiral Bruix, ancien ministre de la Marine et des Colonies⁴, originaire comme lui de

¹ Voir plus haut.

² Voir plus haut.

³ On note chez les historiens deux versions de cette partie de la vie de Dupetit-Thouars : 1°) Pierre Lévêque, dans son étude des officiers de marine du Premier Empire, évoque la carrière « sereine » de Georges qui, garde puis élève de la Marine, se retira, selon lui, à Saint-Domingue de 1792 à 1803, date à laquelle La Touche-Tréville lui redonna du service. On ne trouve aucune référence à un engagement possible dans une marine étrangère. Il en va de même pour l'historienne franco-américaine Ulane Bonnel dans son ouvrage, *La France, les Etats-Unis et la guerre de course*. 2°) La thèse d'un service dans la Royal Navy fait, en revanche, l'objet d'une analyse très précise dans l'ouvrage d'Eric Sinou-Bertault, *Talleyrand et l'affaire X, Y, Z*, Paris, 2013, qui repose sur des archives du Département d'État américain.

³ Cf. Rouger, note 40.

⁴ D'avril 1798 à juillet 1799.

Saint-Domingue. Bruix devait rester le principal soutien des officiers de marine émigrés. Georges-Augustin retrouva ainsi le grade d'enseigne qui était celui de son départ en 1798. En janvier 1804, il fut promu lieutenant de vaisseau, grade qui lui permit de revivre les grandes heures de la marine française.

Le *Duguay-Trouin* demeura à Saint-Domingue pour surveiller les côtes. Remis en état après quelques ennuis techniques, il reçut en mai 1803 l'ordre de rejoindre l'Europe : la paix d'Amiens en 1802 ayant été rompue, les hostilités entre la France et l'Angleterre avaient repris en effet de plus belle.

Georges-Augustin fit retour en plusieurs étapes : des combats au large du Cap Français, il arriva à La Corogne (Espagne), le 2 septembre 1803. Il y demeura quelques temps avant de prendre, de février 1804 à septembre 1805, le commandement du paquebot *La Flèche*, aménagé pour le transport de passagers.

Georges-Augustin connut dès lors diverses affectations jusqu'à la fin de l'Empire. Avec l'amiral Jean-Baptiste-Philibert Willaumez, il participa, entre 1805 et 1807, à l'escadre expéditionnaire ordonnée par Napoléon pour affaiblir l'ennemi au large de Cuba et dans les Caraïbes. En 1806, Willaumez débarqua Du Petit-Thouars à La Havane en raison de son zèle durant le service. Son comportement ne sera pas sans incidence sur sa carrière et son avancement lorsque la flotte regagnera Brest en 1807¹.

L'incident de Cuba causa en effet la disgrâce de Georges-Augustin qui dut faire appel au secours de son frère cadet, Abel-Ferdinand. Par sa carrière administrative et politique, celui-ci avait eu un parcours bien différent, devenu fraîchement député d'Indre-et-Loire (1807-1811). Il sollicita ainsi de l'empereur le commandement d'une frégate pour son aîné, évoquant en soutien de sa requête le souvenir de leur glorieux cousin germain Aristide à Aboukir. Cette intervention aboutit à l'avancement de Georges-Augustin et lui permit de poursuivre sa carrière en ces temps tourmentés.

Il fut envoyé, dans les premiers temps, aux Pays-Bas, d'abord à Flessingue, attaché à l'escadre de l'Escaut sur *Le Charlemagne* où il resta deux ans. Mais sa situation personnelle ne s'arrangeait pas. Déprimé, il adressa en 1809 une supplique au ministre de la Marine, Denis Decrès, pour améliorer son sort, menaçant à défaut de se noyer. « La main seule de votre Excellence », écrit-il, « peut soulever l'éteignoir qui est sur mon avancement ».

Cette nouvelle sollicitation mit quelques temps à aboutir : ce n'est qu'en juillet 1811 qu'il fut promu lieutenant de vaisseau. Ayant alors quitté *Le Charlemagne*, il demeura cependant affecté aux Pays-Bas, dans un port de la Hollande méridionale, Hellevoetsluis, en tant que commandant d'une division de six canonnières. Il passa ensuite dans l'escadre du *Texel* en tant que major du 59^e équipage de haut bord. Il embarqua ensuite, durant un an (1812-1813), sur le vaisseau *Amsterdam*, ex-navire hollandais intégré à la flotte française.

Durant l'été 1813, notre officier reçut le commandement de la frégate *La Sultane*, mise à l'eau en mai précédent. Son armement fut bouclé en octobre. Quatre mois avaient été nécessaires en effet à la formation de l'équipage. Nommé le 25 août, Georges-Augustin avait rejoint Nantes quelques jours auparavant. L'appareillage de la frégate se fit au port de Mindin, le 24 novembre.

¹ Voir plus bas.

La carrière du navire fut brève : aux côtés de *L'Etoile*, commandée par le capitaine de frégate Philibert, il participa à une croisière sur l'Atlantique avec capture de 18 vaisseaux ennemis et le soutien de trois engagements au Cap Vert.

Fin février 1814, les deux frégates firent retour vers la France, croisant en Manche, près de l'île de Batz, la division anglaise de Lord Seymour. L'affrontement, qui était inévitable, fut rude, marqué par la perte de 19 hommes et 32 blessés. *La Sultane* et son équipage furent pris par le HMS *Hannibal* au large de Cherbourg. Le navire fut incorporé à la Royal Navy où il servit jusqu'en 1819.

Devenu prisonnier de guerre, Georges-Augustin Aubert du Petit-Thouars fut conduit en Angleterre, probablement à Plymouth. Il y resta peu de temps puisqu'il se trouvait en France dès la fin d'avril 1814, date à laquelle il rendit son rapport au nouveau ministre de la Marine, Pierre-Victor Malouet¹. Traduit devant le conseil de guerre, le 23 juin 1814, il fut finalement déchargé de toute accusation et son épée put lui être rendue.

Le 5 août suivant, Georges-Augustin fut promu au grade de chevalier de la Légion d'honneur en reconnaissance de sa conduite lors des Cent-Jours (mars-juillet 1814). Reconnaissance qui valut au marin une nouvelle affectation.

Malgré son ralliement à l'Empire et ses onze années de service dans la marine impériale, Georges-Augustin devait épouser, comme beaucoup de ses contemporains, la cause de la France plutôt que celle du régime en place : c'est ainsi que le 10 juillet 1816, Louis XVIII le fit capitaine de vaisseau avec le commandement de la frégate *La Flore*. Construit en 1803 à l'arsenal de Toulon, ce navire avait été lancé en 1806 sous le nom de *L'Hortense*. Pourvu de 30 canons et de 14 caronades², il avait été rebaptisé en 1814.

Par ce commandement, Georges-Augustin se vit charger de conduire à Saint-Domingue les commissaires de Louis XVIII missionnés pour la reprise de possession de Saint-Domingue (Haïti), laquelle avait proclamé unilatéralement son indépendance en 1804, et ce conformément au traité de Paris de 1815 qui autorisait la France. Le détail de l'expédition fut consigné dans les *Mémoires pittoresques d'un officier de marine* de François Leconte, publiées à Brest en 1851.

Dans le *Précis historique des négociations entre la France et Saint-Domingue* rédigé en 1826 par le diplomate Jean-Baptiste-Guislain Wallez (1783-1847), Georges-Augustin du Petit-Thouars est présenté comme un ancien colon imbu de sa personne et des préjugés d'Ancien Régime, exécrant tout homme de couleur. Le 17 octobre 1816, la mission arriva devant Haïti mais elle ne put débarquer, son commandant Georges-Augustin étant mort en mer de la fièvre jaune.

Demeuré toute sa vie célibataire, il n'eut aucune descendance.

5 - Abel Aubert du Petit-Thouars (1793-1864)

Né au château de la Fessardière à Turquant, près de Saumur, le 3 août 1793, Abel Aubert du Petit-Thouars est issu de la branche de Foix. Neveu du précédent, il était le fils aîné d'Abel-Ferdinand Aubert du Petit-Thouars et de Marie-Louise Besnard.

¹ Ministre de la Marine de Louis XVIII, d'avril à septembre 1814.

² Canons courts.

Il intégra la marine à l'âge de 11 ans, dans la flottille de Boulogne-sur-Mer¹. Depuis l'âge de 5 ans, il était fasciné par l'exemple de son cousin Aristide à la bataille d'Aboukir. Il fit en effet ses premiers pas comme mousse en 1804 sur le cutter *La Flèche*, commandé par son oncle Georges-Augustin².

Libéré en 1805, Abel entra ensuite au lycée d'Orléans avant de s'engager définitivement dans la marine en 1808 où il servira durant 56 ans dont la moitié en mer. En novembre 1808, il devint aspirant, puis obtint le grade d'enseigne de vaisseau en février 1815.

En 1816-1818, il reçut sa première mission à Terre-Neuve à bord de la goélette *Le Goéland* afin de surveiller la rade de Saint-Pierre-et-Miquelon et de se livrer à l'étude hydrographique des côtes.

En septembre 1819, il devint lieutenant de vaisseau, commandant l'avis *Le Joubert* à bord duquel fut embarquée l'équipe de l'ingénieur Charles-François Beautemps-Beaupré, père de l'hydrographie moderne. La mission fut poursuivie en 1820 à Saint-Domingue à bord d'une goélette, puis en Méditerranée jusqu'en 1821. À bord de *La Torche*, corvette de 32 canons, il navigua le long des côtes du Maghreb pour protéger des corsaires les pêcheurs de corail rouge, corail réputé pour sa beauté, apprécié depuis l'Antiquité. Ses observations des côtes vaudront à Abel d'être consulté dix ans plus tard pour la campagne d'Alger.

En 1823, au début de la campagne d'Espagne, il reçut le commandement du brick *L'Inconstant*. En août 1824, devenu capitaine de frégate, il partit en mission hydrographique au Brésil où il recueillit des informations précieuses sur la côte occidentale de l'Amérique du sud et sur la difficile navigation de l'estuaire du Rio de la Plata qui mène à Buenos Aires. Sa mission visait également la protection des navires français dans leur commerce en plein essor avec l'Amérique du Sud, les ports ayant été ouverts aux nations amies par l'empereur du Brésil, Dom Pedro.

Au cours de cette mission, Abel Aubert du Petit-Thouars se porta au secours du vice-roi du Pérou, José de la Serna, qui fuyait en mars 1825 les troupes du *Libertador* Simon Bolivar. Ce digne représentant de la Couronne d'Espagne avait été contraint de capituler suite à la bataille perdue d'Ayacucho contre le général Antonio José de Sucre en décembre 1824. Il fit monter le prince à bord de son navire et régla l'affaire avec les consuls de France et d'Espagne.

En 1826, Abel fut de nouveau appelé au service de l'ingénieur Beautemps-Beaupré en vue d'étudier la réalisation d'un barrage sur la Seine et d'établir un canal pour le gros tonnage entre Le Havre et Paris. Avec trois navires, il réalisa des sondages dans la Manche, du Cotentin à l'estuaire de la Seine afin de connaître l'origine du mouvement des eaux. Ce projet pharaonique n'aboutira finalement pas.

En 1827, Abel prit le commandement du navire de ligne *Le Provence*. En juin, à bord du brick *Le Voltigeur*, il se vit attacher au service du blocus maritime de la Régence d'Alger³, jouant là un rôle déterminant dans la conquête de l'Algérie : il livra en effet presque entièrement le plan de l'expédition dans un mémoire daté du 20 septembre,

¹ Flottille de 1700 bateaux destinée à l'invasion de l'Angleterre par Napoléon.

² Voir plus haut.

³ État indépendant de l'Empire ottoman. Blocus maritime lié au conflit commercial qui opposait la France et la Régence depuis le Directoire, ainsi qu'aux incursions barbaresques en Méditerranée avec mise en captivité contre rançon des marins occidentaux capturés.

présenté aussitôt au ministre de la Marine, le comte Christophe de Chabrol de Crouzol. Durant trois ans, il avait procédé à la surveillance des côtes du Maghreb et à l'avancement des fortifications d'Alger.

Dans son plan, Abel avait dressé les moyens d'abattre définitivement l'hégémonie du Dey d'Alger en Méditerranée, lequel multipliait depuis le début du siècle les incursions contre les navires de passage. Il reprit les propositions développées en 1808 par l'ingénieur-colonel du génie, Vincent-Yves Boutin, suite à la mission secrète confiée par Napoléon à Alger sur le sujet.

Abel développa à nouveau ses idées devant le conseil des ministres de Charles X en 1830. Le plan prévoyait une opération à la fois terrestre et navale avec débarquement dans la baie de Sidi-Ferruch, à 25 kms à l'ouest d'Alger, suivant l'idée déjà avancée par Boutin. Il fut adopté par le conseil du roi Charles X en octobre 1829 malgré les réticences des amiraux. L'opération fut lancée en mai 1830 : la flotte française quitta Toulon le 25 du mois. Abel y participa à bord du brick *Le Griffon*. La prise d'Alger, le 14 juin, marqua le début de la conquête de l'Algérie, laquelle sera poursuivie par Louis-Philippe, arrivé sur le trône en juillet 1830.



Abel Aubert du Petit-Thouars
(Cliché Wikimedia)

Notre ingénieur de marine avait œuvré parallèlement, sous la Restauration, à la reconnaissance du littoral français qui était engagée depuis 1799 par Beautemps-Beaupré¹. Par suite des services rendus, Abel fut promu capitaine de vaisseau en janvier 1834. Il reçut alors une seconde mission pour Saint-Domingue à bord de *La Créole* en vue de réclamer

¹ Né à La Neuville-au-Pont en Champagne en 1766 et mort à Paris en 1854, ingénieur hydrographe et cartographe, membre de l'Académie des Sciences et du Bureau des Longitudes en 1810, il est considéré comme le père de l'hydrographie moderne. Cf. Aubert du Petit-Thouars Abel, *Notice succincte sur les services à la mer et les travaux hydrographiques du vice-amiral Du Petit-Thouars*, Paris, 1854.

au régime haïtien la créance due au Trésor de France. Il en revint avec une lettre de change sur une société anglaise qui solda l'affaire.

En février 1834, il fut honoré d'une épée d'honneur par la Chambre de Commerce de Bordeaux en remerciement de son action courageuse à bord du *Griffon* pour avoir fait respecter le pavillon français dans le port de Callao au Pérou et avoir empêché l'enlèvement du navire marchand *La Petite Louise* et de sa cargaison¹.

En 1836, Abel reçut le commandement de *La Vénus*, frégate de 52 canons, sur laquelle il s'engagea pour un tour du monde en compagnie de l'ingénieur hydrographe Urbain Dortet de Tesson, du médecin-naturaliste Adolphe Simon Neboux et du chirurgien Charles René Augustin Léclanche. Il en fit le récit dans son ouvrage *Voyage autour du monde sur la frégate la Vénus pendant les années 1836-1839*, publié en 11 volumes à Paris en 1840². Ouvrage qui comporte les cartes des ports visités.

Initiée à la demande des armateurs français, l'expédition visait l'établissement d'un service de surveillance des baleiniers américains dans le Pacifique et la protection du commerce et de la pêche des navires français dans ces eaux, ainsi que la diffusion du pavillon national partout où il demeurait inconnu.

Abel quitta ainsi Brest le 29 décembre 1836. Ses coffres étaient emplis de cadeaux destinés aux échanges de produits frais avec les autochtones pour éviter le scorbut. Il atteignit Rio de Janeiro le 4 février 1837, doubla le Cap Horn le 21 mars et mouilla à Valparaiso, le 26 avril. Le 25 mai, il se trouvait à Callao, port de Lima, le 9 juillet à Honolulu et mouilla, le 30 août, dans la baie d'Avatcha au Kamtchatka. Il entendait y célébrer le cinquantenaire du passage de La Pérouse dans ces eaux glacées.

Abel redescendit ensuite vers la Californie, se trouvant à Monterey, port baleinier au sud de San Francisco, le 18 octobre, et dans la baie de la Madeleine au Mexique, dans l'Etat de Basse-Californie, le 25 novembre. Il arriva à Mazatlán, le 12 décembre, puis à Acapulco, le 7 janvier 1838. Le 24 du mois, *La Vénus* fit de nouveau route vers Valparaiso et y jeta l'ancre le 18 mars. Le 17 juin, elle se trouvait aux Galapagos où l'équipage put découvrir des tortues et lézards géants. De là, Abel s'orienta vers l'Australie, puis la Polynésie, les îles Marquises, puis Tahiti. Il s'agissait, une fois encore, de contrer l'influence anglaise en zone Pacifique.

En août 1838, Abel et son équipage se trouvèrent aux Marquises. Il signa là un traité d'amitié avec le chef Iotete. Le 29 du mois, *La Vénus* se trouvait à Tahiti, dans la baie de Papeete. L'archipel était, depuis le XVII^e siècle, un royaume aux mains de la dynastie Pomare qui commerçait avec les Anglais, lesquels s'étaient engagés depuis 1797 dans une campagne d'évangélisation au protestantisme. Ils convertirent ainsi le roi Pomare II. Ayant appris que deux missionnaires catholiques de la congrégation du Sacré-Cœur de Picpus furent chassés, les Français, exigèrent des excuses de la reine Pōmare IV, laquelle garantit à la France le traitement de la nation la plus favorisée. Un détachement fut établi sur place afin de protéger l'installation des missionnaires français et de garder l'archipel.

La Vénus repartit le 17 septembre pour la Nouvelle Zélande et arriva à Kororareka dans la baie des Iles. Elle abandonna la baie, le 14 novembre, pour se rendre à Port Jackson.

¹ Archives Petit-Thouars, boîte 1824-1840 : Délibération du 15 février 1834.

² La page de garde de l'ouvrage précise : « publié sur les ordres du roi, sous les auspices du ministre de la marine ».

De là, elle s'en alla, le 18 décembre, pour l'Île Bourbon (Réunion) en passant par le sud de la Tasmanie ¹. La frégate atteignit l'île le 5 mars 1839.

Abel repartit aussitôt pour False Bay, au Cap de Bonne-Espérance, où il mouilla le 29 mars. Il quitta l'endroit, le 22 avril, pour Sainte-Hélène où il arriva le 7 mai. Le 16, il visita l'île de l'Ascension et revint sur Brest, le 24 juin 1839. Il avait accompli là le rêve de son cousin Aristide, moins chanceux que lui ².

Ce fantastique périple convainquit le navigateur de la nécessité pour la France de posséder un point d'ancrage dans le Pacifique, à savoir, outre les Marquises, les îles dites « de la Société » dont faisait partie Tahiti. Ce point pouvait servir autant aux navires de guerre qu'aux navires de pêche, au cachalot ou à la baleine, autant au ravitaillement des navires qu'à la réparation des avaries en mer.

La proposition d'Abel fut acceptée en 1841 par le ministre des Affaires étrangères de Louis-Philippe, François Guizot, qui le nomma au commandement de la division navale de l'Océanie. Il reçut mission d'occuper les Marquises au nom du roi des Français et d'en faire une escale sûre pour nos vaisseaux. Louis-Philippe et Guizot entendaient riposter là à la prise de la Nouvelle-Zélande par les Anglais en 1840. Abel prépara donc une nouvelle frégate de guerre à cet effet : *La Reine Blanche* et fut promu contre-amiral, le 12 juillet 1841.

Il partit en août suivant et arriva aux Marquises, le 28 avril 1842, après huit mois en mer et une escale à Valparaiso. La frégate était flanquée des corvettes *La Boussole* et *Le Bucéphale*. Les trois bâtiments jetèrent l'ancre dans l'anse de Vaitahu sur l'île Tahuata. Deux autres corvettes les rejoignirent plus tard, à savoir *L'Embuscade* et *La Triomphante*, ainsi que le trois-mâts de commerce, chargé de vivres, *Le Jules César*. Abel prit possession des îles en mai-juin 1842.

Suivant les conseils du consul français, Jacques-Antoine Moerenhout, bon connaisseur de la Polynésie, Abel fit signer un traité de protectorat à la reine Pōmare IV en septembre 1842. À son départ, des guerriers anthropophages s'en prirent aux troupes d'infanterie de marine. La mort de deux officiers conforta le gouvernement français dans l'adoption de la mesure de protectorat en mars 1843.

En 1844, Abel Aubert du Petit-Thouars se vit confronter au consul de Grande-Bretagne et missionnaire anglais, George Pritchard, qui résidait à Tahiti depuis 1824, en tant que conseiller de la reine Victoria. Refusant le protectorat français, il appuya la révolte des Tahitiens. Arrêté, il fut renvoyé en Angleterre à bord du *Basilisk*, bateau de Sa Majesté en rade de Papeete. Aussitôt arrivé à Londres, Pritchard ameuta l'opinion contre la France. La reine, qui entendait rompre les relations diplomatiques, obtint une indemnité pour l'offensé. Cette affaire et l'annexion de Tahiti déclenchèrent une grave tension entre la France et la Grande-Bretagne. Elle vit le désaveu d'Abel par le gouvernement, soucieux de ne pas troubler la fragile *Entente cordiale*. Mais les passions politiques s'enflammèrent sur le rappel du contre-amiral en France. L'opinion demeura divisée plus que jamais. Le gouvernement français put conserver néanmoins Tahiti grâce au renoncement de la reine Victoria.

À son retour en France, Abel se vit décerner une épée d'honneur. Plus de 60 000 personnes avaient souscrit à l'appel du quotidien *Le National* qui entendaient marquer ainsi l'attachement à sa cause.

¹ Dénommée alors "Terre de Van-Diemen".

² Voir plus haut.

Les honneurs ne cesseront dès lors à son endroit : en 1844, il fut nommé préfet maritime de Lorient, puis le 6 août 1845, il fut élu membre libre à l'Académie des Sciences. Il devint vice-amiral en septembre 1846, puis vice-président du conseil de l'amirauté jusqu'à sa retraite en 1858. Il fut, entre-temps, député de Maine-et-Loire, de juillet 1849 à décembre 1851.

En 1857, Abel Aubert du Petit-Thouars fut fait grand-croix de la Légion d'honneur et chevalier de Saint-Louis par Napoléon III. Il reçut également les honneurs d'autres pays : grand officier de l'ordre impérial de la Croix du Sud du Brésil, commandeur de l'ordre de la Couronne de chêne de Hollande et de l'ordre sacré et militaire constantinien de Saint-Georges de la maison des Deux-Siciles.

Il mourut à Paris, le 6 mars 1864, sans enfant lui aussi. Son union en 1849 avec Marie-Camille-Aimée de Cambefort, fille du baron Joseph de Cambefort et Marie-Françoise-Charlotte Dubuq de Gallion, veuve du vicomte Auguste-Louis de Gauville, ne lui avait pas permis d'en obtenir. Il adopta ainsi le fils de sa sœur, Abel Bergasse du Petit-Thouars, lequel servira aussi dans la marine et parviendra comme lui au grade de vice-amiral.

6 - Armand-Georges Aubert du Petit-Thouars (1793-1864)

Frère cadet du précédent, Armand-Georges naquit au château de la Fessardière, près de Montsoreau, le 3 pluviôse an III (22 janvier 1795). Il entra dans la marine dès l'âge de douze ans.

Aspirant de la 1^{ère} classe en 1814, il figure sur *La Sultane*, frégate de 26 canons commandée par son oncle Georges-Augustin-Madeleine-Bernard Aubert du Petit-Thouars, capitaine de frégate, lors du combat victorieux le long des côtes africaines, aux côtés de la frégate *L'Etoile* commandée par le capitaine Philibert, contre leurs consœurs anglaises *Créole* et *Astrée* en janvier 1814.

Nommé lieutenant de vaisseau et fait chevalier de la Légion d'honneur en 1815, il trouva la mort sur le brick *Liamone*, placé sous son commandement, se noyant dans la rade de Cadix, le 19 septembre 1828, où son embarcation chavira. Il avait alors 33 ans et était demeuré sans alliance.

7 - Abel-Georges-Henri-Nicolas Bergasse du Petit-Thouars (1832-1890)

Né à Bordeaux-en-Gâtinais ¹, le 23 mars 1832, Abel-Georges-Henri-Nicolas Bergasse du Petit-Thouars était le fils de Paul-Joseph-Aristide-Dieudonné Bergasse et d'Albertine-Zoé-Louise-Sidonie Aubert du Petit-Thouars. Il fut aussi le neveu et le fils adoptif d'Abel Aubert du Petit-Thouars de Foix, frère de sa mère².

D'abord pensionnaire chez les Oratoriens de Juilly, Abel-Georges poursuivit ses études au collège de Lorient dont son oncle Abel était le préfet maritime. Grâce à ce dernier

¹ Commune du Loiret, anciennement Bordeaux-lès-Rouches.

² Voir plus haut.

il put intégrer l'Ecole navale en octobre 1847. Il en sortit avec le grade d'aspirant de 2^e classe en juillet 1849 et embarqua sur le transport la *Durance* pour rejoindre la division navale du Pacifique. Son oncle l'autorisa à cette occasion, et ce en vertu d'une ordonnance royale du 17 février 1848, d'ajouter le nom « Dupetit-Thouars » au sien en vue d'encourager sa carrière¹.

En 1851, âgé de 19 ans, Bergasse du Petit-Thouars intégra la marine nationale. Il se rendit en mission hydrographique en Polynésie, sur les traces de son oncle, où il arriva en rade de Papeete après six mois de traversée. Soucieux de ne pas se laisser gagner par l'ennui de la vie sur l'archipel qui pouvait rendre fou, il désira s'embarquer sur la corvette *La Capricieuse* afin de naviguer et d'approfondir sa connaissance de la marine. Le navire entendait sillonner l'Asie durant quatre ans, des Philippines au Japon en passant par Formose, Taïwan, la Malaisie, Java, la Cochinchine, la Chine et la Corée. Le commandant lui fit prendre conscience de la dureté de ce qu'il allait endurer. Le jeune homme ne fut pas déçu : il souffrit d'abord de maux d'estomac, de la chaleur extrême et de l'humidité ambiante. Il assista ensuite à des scènes pénibles de marins dévorés par les requins entre Manille et Macao ou d'équipage affecté par le scorbut. Durant deux mois, sa nourriture se résuma à du lard salé et des haricots secs à chaque repas.



Monument du Petit-Thouars à Lima au Pérou

Monument érigé en remerciement du Pérou à Abel Bergasse du Petit-Thouars pour sa participation à la guerre avec le Chili qui menaçait de détruire la capitale
(Cliché Wikimedia)

¹ Le libellé du nom avec sa particule ne sera rétabli qu'en 1872 par la branche aînée.

De 1851 à 1854, Bergasse du Petit-Thouars sillonna donc les côtes de la Chine où les concessions de cinq ports avaient été abandonnées aux Européens par le traité de Nankin de 1842. À Canton, il put hisser sur un mât planté par ses soins le drapeau français face à ceux des Anglais et des Américains. À Shangaï, il prit vite conscience du retard de la France dans ses installations portuaires.

Lors de sa mission, Abel-Georges procéda à des relevés topographiques pour le dépôt des cartes du ministère de la Marine et fit souvent office de diplomate et d'interprète. Il consigna ses observations dans des carnets, témoins précieux de la vie en Asie à cette époque.

Devenu enseigne de vaisseau en mars 1854, il embarqua sur le *Montebello* en février 1855 dans le cadre de la guerre de Crimée. L'amiral Charles Rigault de Genouilly le fit débarquer du *Christophe-Colomb* et l'envoya aux batteries de la marine qui collaboraient avec celles de la guerre au siège de Sébastopol. En avril 1855, il fut gravement blessé au dos par une bombe qui explosa derrière lui. Il reçut en mai la Légion d'honneur en tant que chevalier.

Rétabli, Abel-Georges reprit son service mais il fut de nouveau blessé en juin lors des derniers assauts sur Sébastopol. Le 7 juin, suite à l'explosion d'un obus russe devant lui, des débris de terre l'atteignirent au visage, aux yeux en particulier. Il fut évacué vers Toulon, le 23 juin. Après un an de soins intensifs à Paris, il perdit finalement l'usage de l'œil droit. Il souffrit régulièrement de migraines depuis ce temps. Il dut en partie sa guérison à l'attention de son équipage.

En 1855, il reprit le service sur le *Fleurus* comme aide de camp de l'amiral d'escadre Rigault de Genouilly en Crimée. En 1856, Abel-Georges devint officier d'ordonnance de l'amiral Hamelin et lieutenant de vaisseau en novembre.

En janvier 1858, il embarqua sur le *Suffren*, vaisseau école de canonage, puis sur la canonnière *L'Eclair* qu'il commanda d'avril à octobre 1859 lors de la campagne de l'Adriatique pendant la guerre d'Italie. Il se vit confier ensuite l'avis *Euphrate* sur lequel il assura durant deux ans, d'août 1859 à septembre 1861, une campagne hydrographique au large de l'Algérie.

Il épousa entre-temps à Paris, le 3 novembre 1860, Thomassina Luisa Mac Léod¹, nièce de l'amiral Léon-Martin Fourichon, futur ministre de la Marine, dont il eut cinq enfants dont une mourut prématurément².

En 1862, l'amiral Rigault de Genouilly s'attacha de nouveau Abel-Georges comme aide de camp lors de son commandement de l'escadre de Méditerranée. Il ne devait dès lors plus le quitter. Il devint en effet son premier aide de camp lorsque Rigault prit le ministère de la marine en 1867³. Il embarqua successivement avec lui, de février 1862 à décembre 1863 sur la *Bretagne*, *La Ville-de-Paris* et l'*Alexandre*.

Devenu capitaine de frégate en août 1864, Abel-Georges fut appelé en juillet 1867 au commandement de la corvette *Dupleix* à Cherbourg, laquelle se rendait en Extrême-

¹ Née en 1839, elle était la fille de Robert Francis Mac Leod (1806-1873) et de Thomassina Sutton de Clonard (1815-1865). Elle mourut en 1920.

² Cf. Cachau, note 1, ch. branche Bergasse du Petit-Thouars.

³ Ministre de la marine de 1867 à 1870.

Orient pour renforcer la division des mers en Chine et effectuer des missions hydrographiques au Siam, en Cochinchine et au Japon.

En février 1868, il débarqua à Yokohama où il assista à la prise en main américaine du Japon : une nouvelle ère s'ouvrait, celle de Meiji (1868-1912) ¹. Abel-Georges résida deux ans dans le pays et livra le récit de ses mœurs féodales ². Il fit partie en effet de la délégation française reçue par le Mikado au palais impérial de Kyoto. Audience qui permit en 1869 l'établissement de relations officielles entre la France de Napoléon III et le Japon de l'empereur Mutsuhito.

Le 28 décembre 1867, Abel-Georges fut reçu officier de la Légion d'honneur pour avoir contribué à la défense des intérêts nationaux lors de l'expédition de Chine. Il la poursuivit en Cochinchine et remonta la rivière de Saïgon sur une canonnière. Il souffrit là beaucoup de la moiteur du climat.

Nommé capitaine de vaisseau en juin 1870, il revint en France, passant par Ceylan, qu'il décrivit comme un Jardin d'Eden, puis par Aden où le soleil brûlant lui fit l'effet de l'enfer sur terre. À Ceylan, il marcha sur les traces de son oncle botaniste et chassa l'éléphant.

Bergasse du Petit-Thouars siégeait à la commission des pêches à Paris lorsqu'éclata en juillet la guerre de 1870. Il fut envoyé en Alsace, affecté à la batterie flottante du Rhin. Lors de l'offensive allemande sur Strasbourg, le 2 septembre, il fut blessé par un éclat d'obus et fut fait prisonnier. Désirant suivre ses marins, il fut enfermé à Rastadt. Affligé d'une fluxion de poitrine et miné par la défaite, il fut réconforté par la venue de son épouse. Le 6 octobre 1870, sa bravoure lui valut d'être élevé au grade de commandeur de la Légion d'Honneur.

Nommé membre du conseil d'amirauté à son retour en France en avril 1871, il prit le commandement du vaisseau-école de canonage, l'*Alexandre*, en janvier 1873 jusqu'en février 1876. On trouvera une correspondance pour les années 1875-1876 dans les archives de famille³.

Il intégra ensuite le conseil des travaux jusqu'à sa désignation, en janvier 1877, comme aide de camp et chef de cabinet de l'amiral Fourichon, ministre de la marine, oncle de son épouse.

Nommé contre-amiral en mars 1877, Abel-Georges devint major général à Brest en février 1878. En octobre suivant, il prit le commandement en chef de la division navale du Pacifique sur la frégate cuirassée, la *Victorieuse*, envoyée par le gouvernement en Océanie afin d'assurer la pacification des Marquises et de la Nouvelle-Calédonie.

¹ L'ère Meiji marque l'ouverture forcée du Japon aux Occidentaux, pays fermé jusqu'ici, sa modernisation accrue et son occidentalisation sous la pression des Américains.

² Cf. *Le vice-amiral Bergasse Du Petit-Thouars, d'après ses notes et sa correspondance, 1832-1890*, préface du contre-amiral Dupont, Paris, 1906. En mars 1868, il assista au terrible événement de Sakaï lorsque deux officiers japonais et dix-huit samouraïs de la province de Tosa se firent harakiri, suite au tir fait sur la chaloupe du *Dupleix* qui attendait le ministre français en conférence à Osaka et qui fit onze victimes. Commandant du navire, Abel, et ses officiers furent conviés par le gouvernement japonais à assister à ce triste « spectacle ». Le commandant, pétri d'effroi, fit arrêter la scène à la onzième exécution.

³ Archives Petit-Thouars, boîte « Papiers – extraits de naissance – baptistaires ... ».

De là, le contre-amiral se rendit vers le Chili qui était en conflit ouvert avec la Bolivie et le Pérou. En juin 1879, il arriva en rade de Valparaiso. De concert avec le ministre anglais, il parvint à empêcher en 1880 la destruction et le pillage de Lima, ainsi que le massacre de la population et des ressortissants européens présents, menaçant d'engager la destruction de la marine chilienne par une force multinationale placée sous son commandement. Il obtint ainsi, en janvier 1881, l'entrée pacifique des Chiliens dans Lima ¹.

Le souvenir du contre-amiral Abel-Georges Bergasse du Petit-Thouars, considéré comme un héros, demeura longtemps au Pérou : on inaugura en effet, 43 ans plus tard, soit le 8 décembre 1924, un monument en son honneur, placé sur la grande avenue nord-sud de la capitale qui prit alors son nom. La campagne de pacification d'Abel-Georges dans le Pacifique s'acheva en mai 1881.

À son retour en France en 1882, il occupa à Toulon les fonctions de major de la flotte, portant particulièrement son attention sur le service des torpilleurs. Le 31 décembre 1883, il obtint le grade de vice-amiral.

En février 1884, il entra au conseil des travaux à Paris où il siégea jusqu'en janvier 1885. À cette date, il fut pourvu du commandement en chef du 1^{er} arrondissement maritime de Cherbourg, lequel fut suivi, en octobre 1886, de celui du 5^e arrondissement de Toulon. Son action lui avait valu, entre-temps, en juillet 1886, le grade de grand-officier de la Légion d'honneur, ainsi que sa nomination en tant que préfet maritime de Toulon. Il œuvra là au réarmement de la place et de la côte, organisa les réseaux d'optique et de télégraphie.

En octobre 1888, Abel-Georges reçut le commandement en chef de l'escadre de Méditerranée sur le bâtiment amiral *Le Colbert* qu'il abandonna en mai 1889 pour le cuirassé *Le Formidable* dont il accrut le matériel et les effectifs. Le président Sadi Carnot put apprécier son action lors des grandes manœuvres effectuées sous ses ordres en Corse.

C'est sur ce navire qu'Abel-Georges mourut subitement d'une crise cardiaque, le 14 mai 1890, âgé de 58 ans². Il eut droit à des funérailles grandioses à Toulon, le 17 du mois, relatées par la presse³. Son corps fut transporté ensuite près de sa famille à Villiers-sur-Loir, non loin de Vendôme. Il fut inhumé dans le caveau familial, le 21 mai, en présence de l'évêque de Blois, Mgr Charles-Honoré Laborde⁴.

Son décès retentit jusqu'en Russie : le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch, cousin du tsar Alexandre III, adressa en effet à l'amiral Louis-Victor Alquier, commandant de l'escadre de Méditerranée, un télégramme de condoléances qui témoigne de la profonde émotion du prince : « La marine française perd en lui », écrit-il, « un de ses marins les plus distingués et un homme des plus sympathiques dont j'ai été à même d'apprécier les hautes qualités et les rares mérites »⁵.

¹ Son petit-fils, le capitaine Ronin, présent à Lima lors de la commémoration du cinquantenaire de l'intervention de 1881, rappela, dans son discours, que l'action d'Abel-Georges avait été motivée par ce qu'il vécut dix ans plus tôt, lors de la guerre de 1870-1871 (cf. Aubert du Petit-Thouars Georges-Félix-Marie-Edmond (comte), *Suite de la descendance des Aubert du Petit-Thouars de Saint-Georges. Récits biographiques*, Saumur, 1934, p. 96-97).

² Biographie extraite de l'article de presse publié à l'occasion de son décès dans *L'Univers illustré*, n° 1835, du 24 mai 1890, cf. http://ecole.nav.traditions.free.fr/officiers_bergasse.htm.

³ Cf. *Journal des débats politiques et littéraires*, 17 mai 1890 ; *Le Rappel*, 17 mai 1890.

⁴ Cf. *L'Autorité* du 21 mai 1890.

⁵ Cf. *La Nation* du 18 mai 1890.

Outres les ordres français, Abel-Georges Bergasse du Petit-Thouars fut honoré des nombreux titres étrangers dont celui de grand-croix de Saint-Maurice-et-Saint-Lazare de la maison d'Italie.

8 - Aristide-Henri-Nicolas-Denis Bergasse du Petit-Thouars (1872-1932)

Né le 8 février 1872 à Paris, Aristide-Henri est le premier fils et troisième enfant du précédent et de son épouse Thomassina Luisa Mac Léod.

Il s'engagea sur la voie de son père, intégrant l'Ecole navale en 1889 dont il sortit parmi les premiers en octobre 1891 en tant qu'aspirant de 2^e classe. Il embarqua alors sur le vaisseau-école l'*Iphigénie* et devint aspirant de 1^{ère} classe en octobre 1892.

De 1892 à 1894, Aristide-Henri embarqua sur l'avisotorpilleur *Léger*. En octobre 1894, il fut promu enseigne de vaisseau à bord du cuirassé *Marceau*. Il sauta ensuite de vaisseau en vaisseau : le cuirassé en coque de fer *Magenta* en 1897, le cuirassé à barbottes *Charles-Martel* en 1898 et l'avisotransport *La Rance* en 1899.

En octobre 1901, Aristide-Henri fut promu lieutenant de vaisseau à bord du croiseur cuirassé *Chanzy* à bord duquel il demeurera jusqu'en 1903. Il intégra ensuite l'école de canonage à bord de la frégate cuirassée *Couronne*.

En 1905, il intégra l'escadre de Méditerranée à bord du croiseur *Du Chayla*. Le 30 décembre de cette année, il reçut le grade de chevalier de la Légion d'honneur.

En 1907, Aristide-Henri prit part à l'expédition du Maroc à bord du même navire en tant que commandant de la compagnie du débarquement à Casablanca. Il s'y distingua par son sang-froid et les dispositions prises pour la défense du consulat de France. Ceci lui valut en octobre le grade d'officier de la Légion d'honneur et la médaille Maroc-Casablanca décernée aux marins et soldats embarqués pour cette ville d'août 1907 à juin 1909.

En 1910, Aristide-Henri reçut le commandement du contre-torpilleur *Voltigeur*. Il intégra ensuite l'Ecole supérieure de la Marine à Paris et fut promu capitaine de frégate en février 1914.

En août de cette année, il embarqua comme second sur le cuirassé *Suffren* qui prit part aux opérations des Dardanelles. En 1916, il prit le commandement du dragueur de mines *Poupée*, puis du patrouilleur *Provence IV* qui relevait de la 6^e escadrille des patrouilleurs.

En 1917, Aristide-Henri gagna l'arrière-front en tant qu'attaché naval à Madrid où il demeura jusqu'à la fin des hostilités en novembre 1918. Il fut promu entre-temps, en juillet 1918, capitaine de vaisseau.

Au sortir de la Première Guerre mondiale, il prit le commandement du croiseur-cuirassé *Edgar-Quinet* en 1920, puis celui de la marine du Havre en 1924. Il le conserva jusqu'en mai 1927, date à laquelle il reçut les étoiles de contre-amiral et le commandement de la marine à Marseille.

En 1928, Aristide-Henri décida de se retirer pour raison de santé. Il fut promu en juin commandeur de la Légion d'honneur. À sa demande, il fut admis en 1929 parmi les cadres de réserve de la marine. Il fut désigné à cette occasion vice-président d'honneur par l'Association centrale des officiers de réserve de l'armée de mer.

En 1931, il devint vice-président de la Fédération nationale de l'Apostolat maritime afin de contribuer au secours moral des gens de mer.

Il mourut à Toulon, le 26 février 1932, âgé à peine de 60 ans.

À l'instar de son père, il fut honoré de nombreuses décorations françaises et étrangères : Croix de Guerre, croix du DSO¹ au Royaume-Uni, croix du Merito naval et d'Isabelle-la-Catholique en Espagne, croix de l'Aigle blanc en Serbie et le Nichan Iftikhar en Tunisie.

Aristide-Henri avait épousé, le 23 février 1895, à Isthmia en Grèce, Marie-Laetitia Bonaparte-Wyse, fille de Lucien Bonaparte-Wyse et de Marie-Rose White². Le couple eut quatre enfants, à savoir :

-Marie-Laetitia-Thomassina, née le 5 juin 1896, qui épousa le 16 novembre 1921 Albert de Faulque de Jonquières, capitaine d'artillerie coloniale.

-Paulette-Claire-Lucienne-Julia, née le 9 mars 1901, qui épousa, le 10 mars 1923 Jacques Dingler, décédée le 14 décembre 1923, âgée de 22 ans.

-Rose-Anne-Louise, dite « Rosette », née le 17 novembre 1902, qui épousa, le 10 mars 1923 comme sa sœur, le marquis Guy de Matharel. Elle épousa en secondes noces, le 3 avril 1954, Jean d'Overschie de Neerysche dont elle n'eut pas d'enfants. Elle décéda le 4 mars 1987.

-Nicole-Jacqueline-Pauline, née le 24 juillet 1904, qui épousa, le 2 juin 1928, Henri Coëffin.

9 - Louis-Georges-Marie-Félix Aubert du Petit-Thouars de Saint-Georges (1882-1915)

Né à Loudun, le 7 février 1882, Louis-Georges-Marie-Félix (fig.10) était le second fils de Charles-Georges-Henri Aubert du Petit-Thouars de Saint-Georges et de Mathilde-Marie-Marthe Lambrecht³.

Fasciné par l'exemple de ses aînés, il se destina très tôt à la marine. Malheureusement, il tomba gravement malade en 1894 lors du séjour hivernal de ses parents à Cannes. Sa volonté et son courage lui permirent néanmoins de se rétablir contre toute attente. Il reprit ses études à domicile sous la maîtrise de l'abbé Lombard, son précepteur.

Louis gagna ensuite le collège jésuite de Saint-Héliier à Jersey en vue de préparer l'École navale. Il y fut reçu, le 1^{er} octobre 1899, 18^e sur 100, âgé alors de 17 ans. Il en ressortit, le 1^{er} août 1901 en tant qu'aspirant de 2^e classe, et navigua sur le navire-école, le *Duguay-Trouin*, d'octobre 1901 à octobre 1902.

¹ Distinguished Service Order.

² Née le 29 juin 1875 et morte à Nice, le 4 juillet 1959 à l'âge de 84 ans.

³ Il est prénommé faussement Louis-Félix-Edmond-Marie dans la biographie du comte Aubert du Petit-Thouars en 1934 (cf. note 66, p. 49). Idem pour son père, dénommé Georges-Charles-Henri (*ibid*). On trouvera le détail complet de sa carrière, rapportée ici, sur le site <http://poilusdelavienne.blogspot.com/2015/05/aubert-du-petit-thouars-de-saint.html>. Voir également Archives du Petit-Thouars, boîte 1867-1934 : Livret d'officier et pochette « Etat de service de Louis » et <http://www.netmarine.net/tradi/celebres/louisdupetitthouars/index.htm>.

Il devint aspirant de 1^{ère} classe en octobre 1902 et embarqua durant deux mois sur le croiseur *Châteaurenault* qu'il retrouvera en septembre-octobre 1903.

Il embarqua ensuite sur différents navires : l'avisos colonial l'*Entrecasteaux*, de novembre à janvier 1903, en direction de la Chine ; le cuirassé *Le Redoutable*, de janvier à mars 1903 ; le *Montcalm*, de mars à septembre 1903 ; puis, d'octobre 1903 à octobre 1904, sur la canonnière la *Vigilante* qui relevait de l'escadre d'Extrême-Orient

En octobre 1904, Louis revint en France et fut promu enseigne de vaisseau. En 1905, il embarqua sur deux navires de l'escadre du Nord : les croiseurs cuirassiers le *Condé*, d'avril à août, puis le *Léon-Gambetta*, d'août 1905 à août 1906.

À l'automne 1906 et jusqu'en janvier 1907, il repartit en mission hydrographique à bord de l'avisos-transport *Manche*, de la division navale d'Extrême-Orient, placé sous le commandant Rageot de La Touche.

D'avril à juillet 1908, Louis-Georges fut détaché au service hydrographique de Paris avant de s'embarquer, le 27 juillet, en tant que second, sur le contre-torpilleur *Cognée* de l'escadre de Méditerranée sous les ordres du commandant Ollivier. Il y fut affecté jusqu'en juillet 1910.

Louis demanda ensuite à intégrer les sous-marins. Il entra dans l'unité de Bizerte en Tunisie, en août 1910, en tant que commandant en second du Q47 *La Circé*, lancé en septembre 1907, qui participait activement à la campagne de Méditerranée. Il y resta jusqu'en décembre 1911, date à laquelle il fut promu lieutenant de vaisseau par décret du 26 du mois.

Il reçut le commandement du sous-marin *Monge* à Toulon, de juin 1912 à mai 1914. En congé depuis trois mois près de sa mère, à son domicile parisien de l'avenue Bugeaud, il fut rappelé à Toulon lors de la mobilisation générale d'août 1914. Le 2 du mois et jusqu'en octobre, il fut affecté comme adjoint au commandant sur le torpilleur de haute-mer, le *Dehorter*, qui formait la tête d'une escadrille de sous-marin.

Quand Louis ne naviguait pas, déclare le commissaire du conseil d'administration de la *Manche*, il effectuait « ses opérations d'épargne dans tous les bureaux de poste de France, d'Algérie et de Tunisie »¹.

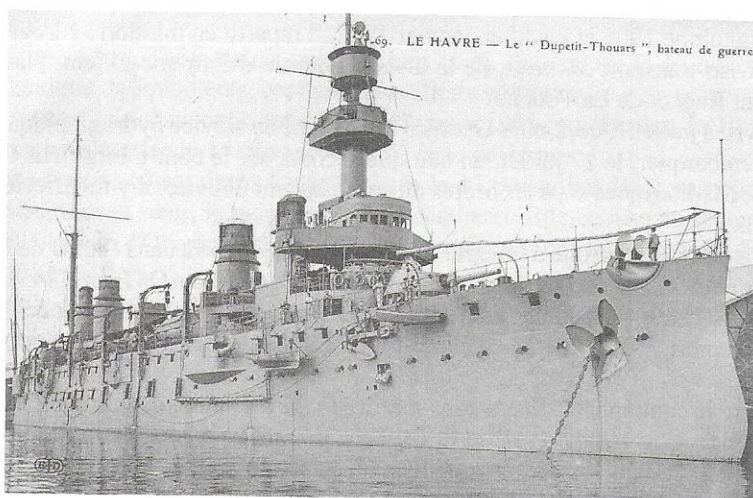
En novembre 1914, il reçut le commandement du sous-marin *Joule* à Bizerte. Jusqu'en mars 1915, il demeura à quai et s'attela à la mise en état du sous-marin. Il reçut alors la mission de croiser en Adriatique afin de surveiller les mouvements de la flotte autrichienne dans les bouches de Kotor, entre Croatie et Monténégro, ce qui le mit en position difficile à plusieurs reprises.

En avril 1915, le jeune officier fut appelé à intégrer les forces navales des Dardanelles, placées sous les ordres de l'amiral Boué de Lapeyre. Le 28 du mois, ordre lui fut donné d'inspecter l'intérieur des détroits afin de torpiller les navires de transports turcs. La sortie de reconnaissance du 1^{er} mai 1915 lui fut fatale : le sous-marin heurta une mine au cours d'une tentative d'attaque contre les bâtiments ennemis entre Çanakkale et Nagara, sur la rive droite des Dardanelles. Le lendemain, le vaisseau anglais *L'Agamemnon* fut envoyé à sa recherche. Il ne recueillit en surface qu'un réservoir d'air comprimé. Ainsi disparut, le lieutenant de vaisseau Louis-Georges-Marie-Félix Aubert du Petit-Thouars de Saint-Georges qui n'avait alors que 33 ans. L'événement lui valut la croix de guerre et le grade de chevalier de la Légion d'honneur en 1915 à titre posthume.

¹ Archives du Petit-Thouars, boîte « Papiers -extraits de naissances – baptistaires ... » : Livret national, (séries marines) n° 105.

Le 31 octobre 1919, sa mère et veuve fit procéder au partage de ses biens à Paris entre ses frères et sœurs¹.

En 1920, la nation rendit hommage à son dévouement par le lancement du sous-marin *DuPetit Thouars*, effectué le 12 mai depuis les chantiers Schneider de Châlons-sur-Saône. Outre sa mère et ses enfants, le maire et les habitants de Saint-Germain-sur-Vienne furent conviés à la cérémonie par Adolphe Landry, ministre de la Marine². Le sous-marin demeura en opération jusqu'en 1928³.



Le croiseur cuirassé « Dupetit-Thouars »
Il sera torpillé par un sous-marin allemand en 1918
(Carte postale ancienne)

¹ Archives Petit-Thouars, boîte 1867-1934.

² Idem.

³ Voir introduction.